

Takfarinas, l'enfant terrible de Sédrata

Avril, qu'on disait capricieux, a pris de la sagesse cette année ; il s'est habillé des couleurs d'une saison printanière rarement aussi fidèle à son image, rarement aussi bien tissée de lumière et de verdure... C'est cette lumière et cette verdure qui habillent aujourd'hui la cité antique de Khemissa, fièrement debout au milieu des collines qui l'entourent. Mon Dieu, que la majesté de cette cité couleur de miel est saisissante !

Couleur de fauve, comme il en dansait tant ici du temps où les hommes n'étaient pas des animaux féroces, bien avant que la colonisation ne vienne les exterminer, comme elle a rasé tant de belles choses dans ce pays... La grande scène du passé s'ouvre alors, le temps d'une balade pas comme les autres, pour livrer ses mémoires enfouies dans la roche, dans la terre, dans les labyrinthes sinueux et secrets qui grouillent de froideur et de silence sous l'imposante arène... Couleur de l'oubli qui nous donne la nausée : oubli de nos monuments, oubli de nos héros, oubli de notre âme !

Avril ne me trahit jamais ; il me mène toujours à la source de ceux qui furent mes ancêtres, mes vrais ancêtres ; les autres, je les respecte mais ils ne sont pas miens ! L'Arabie n'est pas ma patrie, ce n'est pas la terre de mes aïeux, ce n'est pas le pays qui chante comme chantaient mes oncles et mes tantes, les soirs de fête, face à face, avançant et reculant au gré du son d'une flûte entraînante. Non, ces nouvelles coutumes qui pourissent notre être profond ne sont pas les miennes ; ces habits ne sont pas les miens, cette nourriture n'est pas la mienne. Alors, pour fuir ce désert qui s'impose en pleine montagne berbère, j'ai besoin de venir ici, m'éloigner de l'Algérie «saoudisée», de la ruine intellectuelle et de la sécheresse culturelle, j'ai besoin d'écouter la douce complainte du vent qui me raconte tout simplement mon moi !

Je viens à Thubursicu Numidarum parce que Madaure ne serait rien sans sa sœur, là-bas, derrière les montagnes de Tiffech, là où continue de couler l'eau la plus pure, dans le plus pittoresque des décors. Madaure a besoin de se sentir reliée à cette cité des braves, surgie au milieu des vallons verdoyants qui

contrastent avec la désolation du paysage rocailleux de Kef Errih (une légende, déterrée notamment par notre collègue défunt Halim Mokdad, évoque l'existence d'un souterrain entre Madaure et Khemissa).

Ici, c'est le pays de Takfarinas, l'homme qui a défié l'Empire romain et affolé ses généraux, le grand stratège qui a été partout, dans cette vaste Afrique du Nord, où l'appelaient la cause de la liberté, s'attaquant aux plus solides forteresses et remportant victoire sur victoire, au point de se transformer en véritable mythe de son vivant. Que combattait-il ? Pourquoi errait-il à la tête de son armée, de territoire en territoire, de pays en pays ? Pour la gloire ? Pour les honneurs du trône impérial ? Non, il allait là où le devoir l'appelaient, là où la colonisation romaine avait pris des terres par la force, là où elle a réprimé des tribus qui vivaient tranquillement d'agriculture et d'élevage, là où le mot liberté a été bafoué, là où l'injustice a pris la place de la justice, là où les hommes libres avaient besoin de lui !

Sans le geste de notre ami, star de la chanson kabyle, qui a pris le surnom de Takfarinas, beaucoup d'Algériens n'auraient jamais entendu parler de ce héros légendaire qui aurait été célébré mille fois sous d'autres cieux ! A propos de Takfarinas, une digression : en pleine Intifadha palestinienne de 1987, l'idée nous était venue d'organiser une soirée de solidarité avec les «enfants de la pierre». Comme je recevais, ces jours-là, notre chanteur qui en était à ses débuts, je lui fis la proposition d'animer ce gala. Il accepta avec plaisir.

Revenons sur les pas de Takfarinas, le chef de guerre numide qui mena l'une des plus grandes révoltes contre l'Empire romain. C'était sous le règne de l'empereur Tibère. Né à Thubursicu Numidarum, l'actuelle Khemissa, qui fut appelée officiellement Takfarinas durant les années 1970, sous l'impulsion du Président Boumediène, qui avait personnellement veillé à ce que les villages agricoles socialistes prennent les noms des lieux géographiques et des personnalités historiques de l'Algérie algérienne. La vague d'arabisation des années 1980 a supprimé le nom de Takfarinas !

En l'an 17, la grande guerre de libération commença dans les territoires afri-

cains de Rome. Le chef de la guérilla était l'enfant de Khemissa, le fils de cette même terre qui donna naissance, des siècles plus tard, à Kateb Yacine dont la tribu est peut-être celle-là même qui fut spoliée par les Romains. Grand chef militaire, Takfarinas réussit à soulever l'ensemble des tribus de la région, en commençant par les Gétules. Un fait mérite d'être signalé : comme beaucoup de «révolutionnaires», Takfarinas fit ses armes au sein de... l'armée romaine qu'il déserta pour prendre la tête de l'insurrection, utilisant les connaissances qu'il avait accumulées pour former une véritable armée constituée des tribus indigènes.

Takfarinas s'était levé contre Rome parce que la colonisation était injuste : les meilleures terres, les plus fertiles, étaient confisquées et les autochtones refoulés vers les terres incultes du Sahara. Et comme cette injustice touchait toutes les tribus berbères d'Afrique du Nord, le combat de Takfarinas ne se limita pas à sa région natale de Souk-Ahras, mais s'étendit à toute l'Algérie, la Tunisie et la Libye (il réussit à unir les tribus numides et libyques (Cinithiens) et même les maures dirigés par Mazippa : tous contre les troupes d'occupation romaine !

De Syrte à l'Est, à la Maurétanie, à l'Ouest, la révolte gronda contre l'Empire, portée par la vaillance d'un chef hors pair qui utilisa avec brio des techniques nouvelles et, notamment, la guérilla, harcelant sans cesse les grandes concentrations de soldats ennemis, avant de s'évaporer dans la nature...

L'un des épisodes les plus marquants de cette véritable guerre de libération du début du premier siècle fut la bataille de Sour-El-Ghozlane ; pour une fois qu'il était enfermé dans un fortin, Takfarinas subit la défaite ! Sous la direction de Cornelis Dolabella, les troupes romaines prirent le dessus (24 ap.J-C), après le siège de Sour-El-Ghozlane. Les actuelles ruines, que beaucoup considèrent de nos jours comme le «mausolée» de Takfarinas, seraient plutôt celles de son fortin. Ce dernier meurt à Pomaria, l'antique Tlemcen.

De Syrte à Tlemcen, Takfarinas, l'enfant terrible de Sédrata, a porté haut l'étendard de la liberté ; il a donné le



Par Maâmar Farah
farahmadaure@gmail.com

meilleur de lui-même à la lutte pour la liberté, allant jusqu'au sacrifice suprême ! Ainsi sont les hommes de ce pays, des héros qui, génération après génération, ont arrosé cette terre de leur sang pour que les «hommes libres» puissent jouir pleinement de la liberté.

Au moment où nos écoliers apprennent par cœur les noms des héros, des dunes et des oueds étrangers, il est révoltant que celui de Takfarinas et de tant d'autres soient superbement ignorés par une école «heureuse» de voir quelques «perturbateurs» dispersés par la matraque ! Ces enseignants de Boudouaou, voyez-vous, récriminés par tous, je les considère comme les enfants de Takfarinas. La dignité n'a pas de prix et le combat pour l'honneur est la plus belle des histoires à raconter à nos enfants. Je dédie cet article à la longue marche des profs !

M. F.

P. S. : cette virée sedratienne m'a donné l'envie de pousser vers d'autres terres de mes ancêtres. Un ami, qui a découvert des dizaines de monuments funéraires berbères enfouis dans la nature, massacrés, souvent pillés, me propose un tour du côté de la Seybouse, depuis sa source jusqu'à la nouvelle embouchure de Sidi Salem. Pas de chroniques, les semaines prochaines. A bientôt !

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam



Le trauma de la SDB !

Foot ! Des témoins sont formels : présent dans les gradins lors du match Rennes-Guingamp, Christian Gourcuff aurait...

... pleuré !

A première vue, c'est la seule explication plausible. Et je n'en suis pas à ma première vue, puisque debout, je le suis depuis plus d'un quart d'heure face à cette bâtisse. Un rez-de-chaussée, deux étages le surplombant et un troisième en instance de surplomber le tout, et peut être – qui sait ? – de se faire surplomber à son tour par un quatrième étage de dernière minute. Et plus je regarde cet ensemble d'«habitation» plus j'en ai l'intime conviction : son proprio a dû subir le fameux trauma de la SDB. D'éminents psychiatres algériens ont travaillé longtemps avant de conceptualiser le trauma de la SDB. C'est une sorte de fierté nationale. D'ailleurs, pourquoi écrire «une sorte» ? Non, c'est tout bonnement l'une des fiertés assumées de mon pays. La recherche psychanalytique et psychiatrique sur le trauma de la SDB, c'est nous ! Nous sommes pionniers. Il faut dire aussi que le syndrome en question justifie que, scientifiquement, nous soyons à la pointe. Il a fait des ravages terribles dans notre société. Au départ, en phase d'incubation, nous n'y avions pas vraiment prêté attention. C'est à peine si nous jetions quelques petits coups d'œil, mi-amusés mi-grimaçants lorsqu'il nous arrivait d'en croiser quelques manifestations éparées, isolées et

sans lendemain, pensions-nous. Sauf que l'épidémie a gagné tout le pays. Très vite, le trauma SDB et ses dommages collatéraux irréversibles ont été signalés en foyers de plus en plus nombreux, de plus en plus essaimants et de plus en plus virulents. C'est donc à cette période critique que les labos et les équipes de recherche, presque de manière forcée, se sont penchés nuit et jour sur ce trauma SDB. Des scientifiques y ont consacré des thèses entières. Y ont passé pour certains toute leur carrière et leur parcours professionnel, jusqu'à trépas. Lorsque le syndrome a atteint son paroxysme de propagation, les autorités ont bien tenté de réagir en inscrivant ce fléau de la SDB au rang de priorité nationale. Hélas, trop tard ! Même les dernières zones hyper-protégées, celles que l'on pensait complètement inatteignables par le trauma SDB, l'ont été et leurs populations contaminées irrémédiablement. Et là, en face de moi, ce matin encore, je mesure les dégâts face à cette bâtisse. Ses murs extérieurs sont couverts de faïence de Salle de Bains. Ses balcons sont tapissés de dalle de sol de Salle de Bains. Les rebords de la terrasse en construction tout là haut sont surélevés avec des carreaux de céramique de Salle de Bains. Et si je reste encore un peu, je suis sûr de voir sortir de cette «villa» le propriétaire habillé d'un costume ton Salle de Bains ! A la réflexion, j'aurais dû mettre un «h» à «ton». Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.